

POURQUOI IL NE M'EST RIEN ARRIVÉ CET ÉTÉ...

par Danielle Canceill

Habituellement, dans le *Crampon* de la rentrée, il est de mise de raconter ses aventures de l'été, voire ses exploits ou ceux des autres... Ce qu'on appelle « vendre de la bretelle ». Parfois, il s'agit de conter, avec une pointe d'ironie, ses mésaventures. Ou celles des autres. Pour une fois, ce ne sera pas le cas, et je raconterai juste pourquoi cet été je n'ai pas coincé mon rappel, je n'ai pas fait d'erreur d'itinéraire, je n'ai pas bivouaqué de façon impromptue, bref, pourquoi il ne m'est rien arrivé.

J'étais en route pour le camp Gums à Ailefroide... mais je n'y suis jamais arrivée. Je n'ai pas eu de contretemps indépendant de ma volonté ; ni de prétexte fallacieux pour m'en détourner. Avant de partir, j'avais bien scruté consciencieusement et quotidiennement au moins trois modèles de prévisions météo différents pour me convaincre que le temps y serait clément. J'avais pris le temps de préparer avec soin tout mon matériel de camping, de montagne et d'escalade. J'avais une légère appréhension de la foule dans les voies, dans les refuges ou au camping, mais j'étais fin prête matériellement (du moins je le croyais, jusqu'à ce que je m'aperçoive fin juillet que j'avais tout pris sauf... mes chaussons !). Ce qui était plus embêtant, c'est que je n'étais pas prête dans ma tête et que, ça, je ne l'avais pas complètement réalisé sur le moment. Car j'avais à la fois bien envie de rejoindre les copains au camp Gums, et... un peu moins envie d'aller à Ailefroide... Non pas que j'ai quoi que ce soit à reprocher au si beau massif de l'Oisans, mais l'ayant beaucoup fréquenté dans ma vie, je crois que je n'avais plus suffisamment envie de revisiter ces sommets, ces sentiers, ces montées en refuges, ces descentes en rappel... Des souvenirs trop précis de galères et d'accidents venaient chatouiller ma mémoire et agiter mes nuits. J'avais envie d'aller en montagne mais j'appréhendais de m'y retrouver.

N'avez-vous jamais ressenti ce sentiment ambivalent de vouloir à la fois tout et son contraire ?

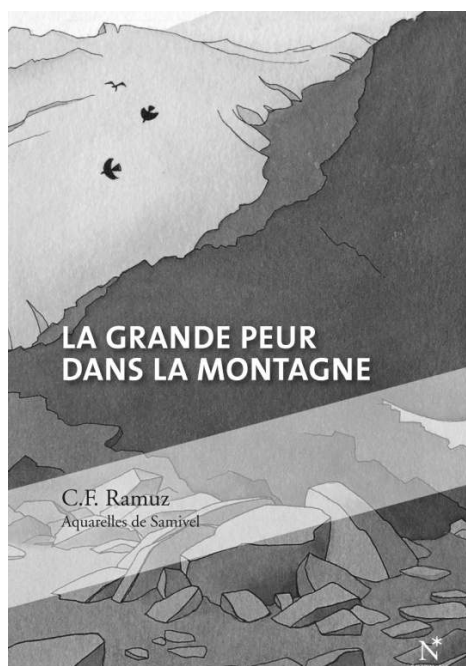
Bref, j'étais en route pour Ailefroide, puisque je l'avais finalement décidé ainsi, mais avec l'intention de m'arrêter quelques jours au passage chez d'anciens gumistes drômois (de plus en plus nombreux au fil des années, et on perçoit même les prémises d'une migration vers la

Drôme de quelques ex-émigrés isérois...). Pour une question de calendrier, je n'aurais pas pu les voir après le camp Gums et je voulais non seulement revoir ces bons amis, mais aussi me reposer et m'aérer la tête quelques jours avant de reprendre la route. C'est donc ce que j'ai fait, mais au lieu de n'y faire qu'une halte, au fil des jours qui passaient et où je m'y sentais si bien, j'ai repoussé de jour en jour mon départ pour Ailefroide..., au point que ce jour n'est jamais arrivé.

Avais-je une appréhension spécifique à l'Oisans ? Avais-je vraiment envie d'aller en haute-montagne ? La réponse à ces questions est mitigée. Depuis quelques années déjà, je m'interroge sur le rapport plaisir vs stress. Et je sais que je ne suis pas la seule. Si Samivel, grand amoureux de la montagne et sublime aquarelliste, a illustré en 1946 le livre de l'écrivain suisse Ramuz *La grande peur dans la montagne*, écrit en 1926 et recommandé par Jean-Luc dans le *Crampon* précédent, il ne s'agit là que de conter la légende d'un alpage maudit et de décrire les craintes ancestrales des montagnards de cette époque.

D'autres auteurs de littérature alpine ont abordé le sujet, sous l'angle du ressort émotionnel pour ménager le suspense, ou sous celui de la peur pouvant être gage de survie, ou encore tel le Docteur Justice des BD de mon enfance soutenant que : « Le vrai courage c'est de savoir vaincre sa peur ».

Une traileuse m'a dit un jour que le poids du sac à dos que l'on porte est proportionnel à ses peurs : peur d'avoir froid, d'avoir faim, de manquer de quelque chose... Ce qui, dans mon cas, n'est pas complètement faux, et qui s'aggrave peut-être avec l'âge, alors qu'au contraire, j'aurais précisément besoin que le poids du sac s'allège quand celui des ans augmente...



Pourtant, pendant longtemps, la question de la peur ne m'a pas du tout empêchée de me faire plaisir en montagne. Savais-je alors mieux la dompter ? D'un côté, je m'amusais de la peur quand elle est symptôme du fameux « mal des rimayes » qui a pu faire renoncer plus d'une cordée à l'attaque d'une voie, ou j'ironisais sur « ceux qui écoutent trop la météo et passent leurs journées au bistro ». Mais d'un autre côté, je raillais ceux qui n'avaient pas peur, notamment des faces Nord sombres, froides et lugubres et prétendaient s'y faire plaisir, alors que je soutenais que leur satisfaction venait non pas de les faire mais de les avoir faites (ce que j'appelle le « syndrome face Nord »). Peut-être que leur satisfaction venait d'avoir vaincu leurs peurs...

Donc, pourquoi ai-je pu, pendant des années, sans aucune retenue, me lancer dans de grandes voies, parfois engagées, alors que maintenant, je crains par anticipation, les chutes de pierre, l'erreur d'itinéraire, les descentes en rappel (surtout leur lot de galères associées) ou le fait d'en baver excessivement, alors que ces risques objectifs et subjectifs ne sont en rien nouveaux ? Certes je n'ai jamais fait la Walker, n'exagérons rien, ni aucune autre voie aussi difficile, mais à mon niveau, j'ai pris beaucoup de plaisir dans la face sud de la Meije (et son bivouac au sommet !), dans celle des Bans, ou de Sialouze, dans la face Ouest des Petites Jorasses ou dans la superbe traversée Miage - Bionassay - Mont-Blanc, ce que je n'envisage plus du tout aujourd'hui, et pas seulement pour une question de forme physique. Il y a probablement une part de cercle vicieux, où moins on pratique, moins on a la



forme, moins on est à l'aise, moins on a envie de pratiquer. Mais il y a aussi le souvenir indélébile et omniprésent de celles et ceux qui ne sont plus là, tout en restant irrémédiablement dans mon esprit. Aurais-je peur des souvenirs ??? Ou s'agit-il d'une évolution mentale, qui fait que je me satisfais aujourd'hui avec moins qu'auparavant ? La sobriété heureuse en quelque sorte ! Peut-être. Pas besoin d'aller plus haut, plus loin, plus vite, plus dur. Chercher la plénitude loin des foules et des sentiers battus, au détour d'un chemin, d'un arbre, d'un rocher ou d'un étang me suffit, surtout si la beauté et la surprise d'une découverte imprévue sont là.

Bon, quoi qu'il en soit, je vous assure que mon été drômois fut un régal de tous les instants. J'ai dormi dans un chêne, nagé avec des couleuvres, vu naître un agneau, observé de près une cigale, marché dans les myrtilles, croisé des arbres fabuleux, grimpé à Saou (heureusement que je me suis aperçue de l'oubli de mes chaussons avant d'arriver au pied des voies...) et surtout passé du bon temps dans la nature en excellente compagnie. Que demander de plus ?

Pour autant, aussi merveilleuse que puisse parfois être la vie dans la nature, elle n'est pas toujours aussi idyllique et dépourvue de stress qu'il y paraît. Je vous en donne pour preuve, ci-après, le récit d'une tragédie à laquelle j'ai assisté le 25 juillet dernier...





Dans l'étang de Bel-Air, où l'on se ressourçait,
Habitait Bérengère, grenouille apprivoisée
Par Gaspard et Solenne qui l'avaient habituée
À v'nir sur leur épaule et à la caresser.



En ce lieu idyllique vivaient également
Ursula la couleuvre et ses petits enfants,
Et tout ce petit monde vivait en harmonie
Jusqu'à ce jour fatal, dont encore on frémit...



Qui aurait pu prévoir qu'en un lieu si parfait,
Une histoire si tragique ait pu se dérouler ?
L'étang était sans rides et le soleil brillait,
Le ciel était splendide et les moutons broutaient...



Imaginez la scène, en bordure de l'étang,
Où Gaspard et Solenne bullent tranquillement.
Les belles libellules volent harmonieusement,
Les cigales strident, tout est calme et charmant.



Mais tout se précipite, quand soudain on entend
Des mialements sinistres qui nous glacent le sang,
Quel animal étrange profère ces crissements ?
Quelle situation terrible peut causer ces tourments ?

Aussitôt on s'élançe tout au bord de l'étang
Pour savoir d'où proviennent ces cris désespérants.
Mais au fond de nous-mêmes, on a déjà compris...
Ça vient de Bérengère qui nous alarme ainsi !

La scène est dramatique, les cris se font pressants,
Mais la jungle aquatique gêne nos mouvements
La roselière est dense, et il nous faut du temps
Pour découvrir le drame sous nos yeux impuissants...

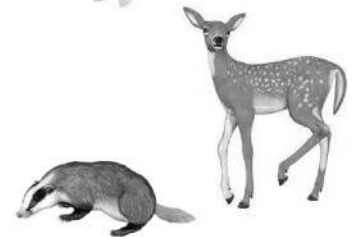
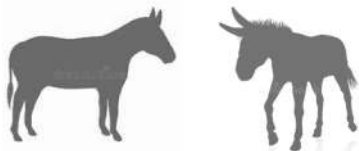
Ursula dans sa gueule a saisi Bérengère !
On est témoins du crime, mais que pouvons-nous faire ?
À moins d'un mètre, à peine, on s'agite en criant,
Bérengère nous regarde de ses yeux implorants...

Solenne me conjure " Danielle, fais quelque chose ! "
Car je suis la plus proche, mais hélas je n'ose...
Je m'interroge encore sur ce qu'il fallait faire...
Attraper la couleuvre pour sauver Bérengère ?

Le temps de réfléchir, il est déjà trop tard,
Et toutes deux s'enfoncent tout au fond de la mare...
La loi de la nature s'est rappelée à nous,
D'une façon bien dure, hélas qu'y pouvons-nous...



L'étang était sans rides et le soleil brillait,
Le ciel était splendide et les moutons broutaient...
Dans l'étang de Bel-Air, où l'on se ressourçait,
Habitait Bérengère, grenouille apprivoisée.



Pour voir les choses sous un angle différent on peut aussi, comme Lavoisier en 1789, dire que « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme ». Et il ne reste plus à Gaspard et Solenne qu'à apprivoiser... Ursula !